



Fin et suite

Au début, il y eut l'envie de partager un livre : *Le bonheur national brut* de François Roux. D'où la création de cette lettre à laquelle une dizaine de personnes ont contribué. Au fil du temps, François Roux est revenu avec d'autres romans. De nouveaux chouchous sont apparus, Luca Di Fulvio et ses quatre bouquins tous réussis. Plus récemment Nicolas Mathieu révélé par le Goncourt 2018, mais déjà excellent dans *Aux animaux la guerre*. Des écrivains ont pris leur place : Cécile Coulon, R.J. Ellory, Vincent Duluc génial compteur du foot anglais, Jonathan Coe ou encore Richard Morgiève l'auteur d'*Un petit homme de dos*. On aurait pu, on aurait eu envie de partager d'autres livres comme à peu près tout ce qu'a écrit Thierry Jonquet ou *L'histoire des Beati Paoli* de Luigi Natoli qu'il aurait fallu relire pour en parler. Ce sera peut-être pour plus tard.

Plus tard mais dans un autre cadre, car *Surbooké* va s'arrêter avec ce trente-quatrième numéro. Cette lettre est toutefois amenée à se transformer puis à renaître sous une autre forme, extérieure à l'Insee sur un support électronique qui reste à construire. On dit beaucoup de soi en parlant des bouquins que l'on aime. *Surbooké* a été le cadre de nos intérêts, parfois de nos obsessions. C'est aussi pourquoi cette lettre a été un moyen de multiplier les plaisirs en vous les proposant. Il n'y a aucune raison à l'avenir de s'en priver puisqu'il y a tant de livres à découvrir. Quand la nouvelle version de *Surbooké* sera prête, l'équipe qui gère la bibliothèque de l'Apit devrait vous en informer. En attendant bonnes lectures !

Sommaire

L'âge d'or,
Diane Mazloum, p2

Le cœur blanc,
Catherine Poulain, p3

La chorale des dames de Chilbury,
Jennifer Ryan, p4

Le cœur battant du monde,
Sébastien Spitzer, p5

La peste,
Albert Camus, p6

Le Lambeau,
Philippe Lançon, p7

Rose Royal,
Nicolas Mathieu, p8

Glaise,
Franck Bouysse, p9

La bibliothèque fonctionne les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

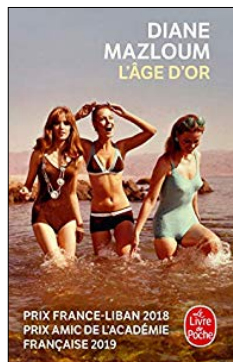
Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)
Marceline Bodier (DG)



L'âge d'or

Diane Mazloum, Jean-Claude Lattes

Une bluette avant la tourmente. Les amours adolescentes qui annoncent la guerre. C'est l'histoire que nous raconte Diane Mazloum dans *L'âge d'or*. L'histoire du Liban de 1967 à 1978, soit la terrible décennie qui allait pulvériser ce havre de paix que l'on se plaisait à appeler « La Suisse du Moyen-Orient » en référence à la sage cohabitation des communautés et plus encore aux richesses que détenaient ses banques. C'est du moins ce que vivait la frange la plus riche des Libanais, les Chrétiens dont les privilèges politiques étaient garantis par la constitution aux dépens des Musulmans. Des Musulmans plus pauvres et toujours plus nombreux, les deux allant souvent de pair. Diane Mazloum se sert de ce contexte, y compris de personnages réels, pour construire son roman. Tout commence le 6 juin 1967, un jour presque comme un autre pour Georgina, jeune beauté encore lycéenne qui n'a qu'une idée en tête : décrocher une participation à son premier spot publicitaire. Ça se maquille, ça se soigne les cheveux, ça se pomponne, ça s'enduit de produits multiples et variés pour ne pas rater cette chance. Georgina commence ici un brillant parcours qui va l'amener en quelques années à devenir « Georgina du Liban » pour avoir successivement gagné le titre de Miss Liban puis de Miss Univers. Un cas unique dans l'histoire du pays du Cèdre. Georgina ne le sait pas encore,

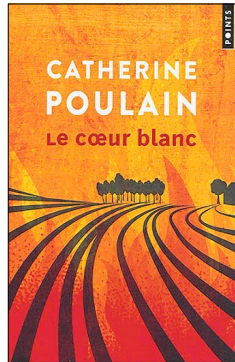


et elle passe le plus clair de son temps parmi les enfants aisés de Beyrouth qui pouvaient dans la journée toucher la neige pas très loin de la capitale pour plonger quelques heures après dans la Méditerranée. Roland est un de ceux qui l'entourent, officiellement amoureux de Shirine avec qui il a entamé de sérieuses approches, mais de plus en plus attiré par Georgina. Peut-être plus encore que la future Miss nationale, Roland est né du bon côté avec un père officier de l'armée et une mère qui porte de somptueuses robes de soirée dans les meilleurs restaurants. Ainsi va la vie alors que ce 6 juin 1967 constitue pour le reste du monde, le début de la guerre des Six jours qui allait permettre à Israël de s'imposer face à la coalition arabe. De cette guerre les Libanais ne veulent pas, du moins l'État libanais qui s'empresse de rendre à Israël les deux aviateurs abattus en déclarant que l'avion était tombé tout seul. Mais ce que ne veulent pas voir les riches Libanais, c'est que leur pays abrite déjà d'innombrables réfugiés palestiniens en quête d'un mythique retour qui devient plus illusoire encore à la fin de ces six journées. De fait plus personne ne veut d'eux, et surtout pas les grands frères arabes qui finiront, Jordanie en tête, par les expulser de leur territoire. À charge pour ces Palestiniens d'alimenter encore un peu plus la population des camps libanais. Profite, profite, Georgina. Séduis autant que tu peux, Roland. L'avenir s'annonce bien sombre, même pour ceux qui sont nés du bon côté.

Le cœur blanc

Catherine Poulain, Éditions de l'Olivier

Ils cueillent les abricots, ramassent les asperges, récoltent la lavande et les olives, travaillent dans les vignes. On les retrouve chaque année dans ces villages perdus de Haute-Provence où ils tentent de gagner trois francs six sous auprès de paysans qui sont à peine plus riches qu'eux. Une somme que la plupart s'empresseront de dépenser en s'arsouillant au café, voire en consommant des produits pas vraiment autorisés. Ces saisonniers et autres routards sont bien loin des quelques Marocains employés au *black*, venus en France parce qu'on ne vit pas au Maroc, ou si mal de sa force de travail. Ceux là travaillent comme des brutes et doivent en plus endurer le racisme des employeurs. Les autres, les Français ou au moins les Européens, constituent un petit monde interlope, utile aux locaux quelques mois de l'année pour aider les agriculteurs. Un petit monde fait de marginaux qui se complaisent à s'autodétruire. Tel est le cadre du second roman de Catherine Poulain après *Le Grand Marin* (Surbooké n°8). Le cadre, mais pas le centre du roman,

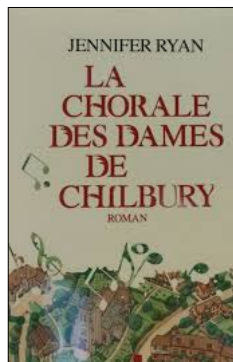


dont les deux personnages principaux sont deux femmes, Rosalinde la routarde allemande et Mounia la Kabyle. Physiquement différentes, Rosalinde la maigre aux seins à peine formés, Mounia à la poitrine généreuse. Mais proches parce qu'elles ont besoin de s'épauler pour survivre dans ce monde de brutes. Surtout Rosa, qui de son vieux Combi VW tout rouillé, clame à qui veut l'entendre qu'elle ne sera la femme de personne. Rosa qui ne constitue, pour les crapules avinées qui l'entourent, qu'un trou qu'ils aimeraient bien tirer. Pour Mounia, plus souvent en couple, c'est différent même si son amoureux d'un jour pourrait bien être porteur du sida. Catherine Poulain a beau expliquer que Rosalinde, ce n'est pas elle, on ne la croit pas complètement. Pas seulement parce que les poches sous ses yeux attestent d'une vie bien remplie. Mais parce qu'elle a elle-même beaucoup bourlingué, dix ans à pêcher en Alaska ce qui nous valut *Le Grand Marin*. Puis une installation entre la Haute-Provence et le Médoc. Nous en bénéficions aujourd'hui avec ces deux magnifiques portraits de femmes qui se rêvent libres. Mais à quel prix !

La chorale des dames de Chilbury

Jennifer Ryan, Albin Michel

Du sang, de la sueur et des sourires, n'en déplaise à Sir Winston. Nous sommes en 1940 à Chilbury, petit village du Kent. La guerre a commencé, privant la communauté de ses hommes partis se battre sur terre, dans les airs et sur mer. Voire dans les mers puisque Edmund, le premier mort de Chilbury vient d'être coulé par une torpille dans son sous-marin. Question quasi insoluble, comment lui rendre hommage quand le cœur du village est privé de ses indispensables voix mâles ? C'est ainsi que commence ce sémillant portrait des habitants, et plus encore des habitantes du village. Car ici comme ailleurs les femmes vont se prendre en main, et remplacer avantageusement les hommes, y compris au sein de la chorale. Sans oublier de rester dignes en toute circonstance, nous sommes quand même en Angleterre. N'allez pas pour autant croire que tous les personnages du roman soient fréquentables, fussent-ils de la Haute. Chez les Winthrop, le général qui vient de perdre son fils, s'apprête à prendre quelques libertés avec la morale. Il a de bonnes raisons de le faire, puisque dans cette famille la transmission du patrimoine se fait par les mâles. À défaut, elle s'en trouverait dessaisie. Edmund n'étant plus, il urge pour son père de lui trouver un successeur. Madame étant enceinte jusqu'aux dents, tout espoir n'est pas perdu. Mais comme il vaut mieux prévenir que guérir, le général Winthrop s'en va trouver



Edwina Paltry sage-femme au village pour lui proposer un marché. À charge pour elle de lui garantir le sexe de son rejeton, au besoin en procédant à un échange de bébés, et il lui en sera financièrement reconnaissant. L'accord est rapidement conclu, même si son coût s'avère plus élevé que ce qu'avait provisionné le général. Celui qui se voit comme le principal personnage du village n'en est pas pour autant au bout de ses peines. Car même si ses filles, la petite Kitty et la belle Venetia, ne comptent pas pour lui, cela ne les empêche pas de vivre. Passe encore que Kitty soit amoureuse du sieur Henry Brampton Hall, fraîchement engagé dans la Royal Air Force. Cela se traduit surtout par des pages d'écriture dans son journal, où elle se répand contre son infecte sœur qui a séduit Henry. Non que Venetia en soit elle-même amoureuse. Ou qu'elle souhaite nuire à Kitty. Il s'agit juste pour l'aînée de séduire encore et encore tout ce qui porte un pantalon digne d'intérêt dans le village. Et elle n'a pas froid aux yeux la mâtine. En temps normal tout se passerait comme prévu. Mais nous ne sommes pas en temps normal. Nous sommes en temps de guerre, avec les avions nazis qui se pointent à l'horizon. De nouveaux personnages qui apparaissent. Des sentiments parfaitement imprévisibles qui font tout déraiser. Alors on s'adapte. Les caractères se révèlent. Mais tout en respectant les apparences. Que diriez-vous d'une tasse de thé avant d'aller déblayer les décombres du dernier bombardement ?

Le cœur battant du monde

Sébastien Spitzer, Albin Michel

Autant le savoir. Si vous êtes adepte du grand barbu, féru de la faucille et du marteau, adorateur du *Capital*, pas celui de Piketty, le vrai, celui de Karl, vous pourriez être surpris. Parce que le portrait que dresse Sébastien Spitzer du génial philosophe décoiffe. C'est aussi en cela que le bouquin est sain, parce qu'il nous présente le personnage tel qu'il a été et non tel qu'on se l' imagine. Car si on en croit Spitzer, tout est vrai dans son roman, même si le mot « roman » signifie aussi qu'il en a inventé une partie. Mais pas celle qui se rapporte à Marx ou à son fidèle second Friedrich Engels, avec qui il cosigna *Le Manifeste du Parti communiste* en 1848. N'allez pas pour autant voir dans le livre un quelconque règlement de compte idéologique. Spitzer est avant tout un écrivain qui aime l'histoire, en témoigne son livre précédent *Ces rêves qu'on piétine* consacré à Magda Goebbels (Surbooké n°27). Un auteur qui écrit sacrément bien en nous racontant la vie de Freddy, le fils caché de Karl Marx et de sa mère adoptive Charlotte. Que Marx ait engrossé sa bonne est avéré. L'homme était excessif en tout. Dans sa capacité de travail, dans son ambition d'écrire le livre qui allait le rendre célèbre en décryptant le capitalisme. Sa voracité se retrouvait aussi dans son appétit, un ogre. Ce que l'on sait moins c'est qu'il a tout fait pour se débarrasser de cet enfant. Ou du moins de se faire débarrasser du bâtard par Engels. Car Friedrich allait passer sa vie à payer pour

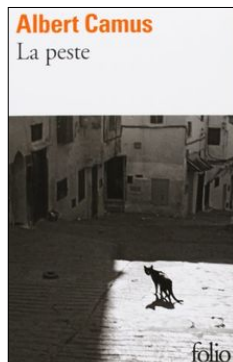


Karl. Il en avait les moyens en travaillant comme associé de la manufacture que son père avait créée à Manchester avec un industriel local. Mais l'appui d'Engels allait bien au-delà de l'appui financier. Apparemment convaincu qu'il devait tout faire pour faciliter les travaux de Marx, Engels organisa l'avortement de la bonne, mais trop tard, pour éviter la naissance. Le jeune Freddy fut alors pris en charge par une jeune Irlandaise qui venait de perdre son bébé. Charlotte et Freddy disparurent de la vie des deux auteurs avant de réapparaître des années après au grand dam de Marx et de sa baronne de femme. Entre-temps Charlotte aura vendu son corps tant qu'elle trouvait preneur, Freddy se sera révélé être un gamin débrouillard. Engels se sera mis en ménage avec deux de ses ouvrières tout en pratiquant la chasse au renard en compagnie de *lords*. Et Marx aura avec obstination refusé de prendre un travail salarié. À défaut de toucher l'héritage familial que lui refusait sa mère, il aura tout au plus gagné un peu d'argent en boursicotant, prétextant ainsi voler les capitalistes. Mais certainement pas assez pour se passer des subsides d'Engels. Outre ses personnages, l'intérêt du livre vient aussi de la description des usines textile où femmes et enfants perdaient leur santé, quand ce n'était pas un membre. La description de la crise du coton, qui arrêta l'industrie anglaise quand la Guerre de sécession la priva de matières premières, vaut aussi le détour. Les Irlandais décimés par la maladie de la pomme de terre, n'en avaient vraiment pas besoin.

La peste

Albert Camus, Gallimard

Pas vraiment une nouveauté. Est-ce une raison pour ne pas lire ou relire une des œuvres essentielles de celui qui passe pour un des plus grands intellectuels français du XX^e siècle ? Pas uniquement parce qu'il reçut le Prix Nobel de littérature en 1957, mais aussi parce qu'il comprit rapidement les dangers du totalitarisme au contraire de beaucoup de ses contemporains. Le roman se déroule à Oran dans les années 40. Même si Camus n'appréciait pas cette ville, il la connaissait car il était né en Algérie. Au début de l'histoire apparaît un rat mort sur le palier de l'appartement du docteur Rieux, principal personnage du roman. La présence du rongeur vexa le gardien de l'immeuble qui y voit une atteinte à sa bonne réputation. Un rat puis bien d'autres, morts ou qui viennent mourir dans l'immeuble, et un peu partout en ville. Survient le premier décès, celui du gardien touché par la fièvre. Puis d'autres, tous semblables : de la fièvre, des abcès et des ganglions. La presse, si bavarde sur la mort des rats, ne dit pas mot sur les décès. Première étape à franchir : oser nommer l'épidémie. Même les médecins hésitent à le faire. « *Naturellement vous savez ce que c'est ?* » dit le docteur Castel à Rieux. « *J'attends le résultat des analyses* » lui répond Rieux, qui se refuse encore à envisager le pire. On le comprend car la peste a laissé les pires souvenirs de l'histoire, tuant, nous dit Camus, dix mille morts en une journée à Constanti-



nople. Et on pourrait ajouter près de la moitié des Européens pour la grande Peste noire au XIV^e siècle. Le diagnostic enfin posé, rien n'arrête l'épidémie, et surtout pas les sérums. La ville est bouclée, ce qui va profondément changer la vie de ses habitants. Certains cherchent à s'enfuir, prétextant qu'ils ne sont pas d'ici et qu'un être aimé les attend. D'autres profitent de la situation pour s'enrichir avec le marché noir qui permet aux plus aisés de conserver un certain niveau de vie. Plus qu'une simple histoire, Camus nous propose une réflexion sur les Hommes. On est obligé de penser au nazisme qui, quelques années plus tôt, s'est abattu sur l'Europe. Comme lors de l'avancée des armées hitlériennes vers l'est, les corps sont tout d'abord déposés dans des fosses communes, avant d'être recouverts de chaux vive et de sable. Au moins les malades oranais n'avaient-ils pas dû creuser leurs tombes comme l'avaient fait les Juifs en Ukraine. Puis faute de place, on incinère leurs corps avec les odeurs qui allaient avec. Dans cette débâcle Rieux résiste avec d'autres jusqu'à ne plus pouvoir supporter la mort de ses patients. Le modeste employé Joseph Grand met sa connaissance de la bureaucratie au service de la communauté. Rambert le journaliste renonce à ses projets d'évasion, car il est désormais convaincu que son destin se fond avec celui des Oranais. Mais nous dit Camus, le bacille de la peste ne disparaît jamais. Et il peut donc renvoyer les rats agoniser au sein d'une cité heureuse.

Le Lambeau

Philippe Lançon, Gallimard

Il est un des miraculés de la tuerie du 7 janvier 2015 qui s'est déroulée dans les locaux de *Charlie Hebdo*. Philippe Lançon nous la raconte, et plus encore les interminables traitements qu'il a subis pour revenir à la vie. Son récit est écrit avec détachement, sans aucune haine pour ses agresseurs, sans jamais se plaindre. Cela donne un livre étrangement littéraire, dans la lignée de ce qu'il a écrit pendant des années dans *Libération* et *Charlie*. Un reportage sur son opération survie, une ode à l'incroyable travail effectué dans les hôpitaux où il a séjourné, et de magnifiques portraits comme celui de Chloé Bertolus la chirurgienne qui l'a reconstruit. Car Lançon revient de loin. Il a eu plus de chance que la majeure partie de ceux qu'il côtoyait depuis que Philippe Val lui avait dit « *Ta chronique, tu en fais ce que tu veux. Essaie, transgresse, expérimente, invente des formes. Tu es là pour ça* ». Même après le départ de Val, Lançon avait continué à écrire sur la littérature et l'art, ce qui faisait de lui quelqu'un d'atypique au journal. Pas vraiment dans la poilade, mais à l'image de l'homme pétri de culture qu'il est. Le 7 janvier, Lançon était assis à côté de Bernard Maris, Maris avec qui il avait parlé de *Soumission* le dernier bouquin de Houellebecq. Maris y est resté. On peut d'ailleurs passer les pages où Lançon raconte comment il a été éclaboussé de la cervelle de l'économiste. Lui a été touché à la face et à la main par des balles de kalash, probablement des balles perdues qui lui ont arraché

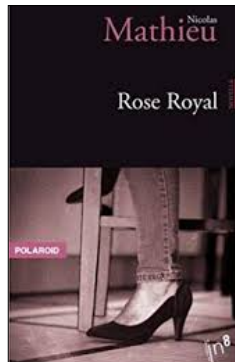


une partie du visage et privé de l'usage d'une main. Des balles infiniment plus dangereuses que celles du policier présent dans la salle de rédaction, qui de toute façon n'avait pas eu le temps de se servir de son arme. Sans doute n'avait-il pas compris ce que signifiait ce bruit inattendu, au contraire de Charb qui saisit immédiatement ce qui se passait. Des policiers, Lançon n'avait pas fini d'en voir, car ils allaient l'accompagner pendant tous ses séjours hospitaliers, devant la porte de sa chambre puis à côté de lui pendant ses premières sorties. Lançon consacre beaucoup de pages à décrire sa relation avec Chloé, une très belle femme qui séduisit François Hollande quand il vint visiter le journaliste. Une femme capable de se remettre à la tâche chaque jour. Et du boulot Chloé n'en manquait pas avec Lançon, devenu une gueule cassée après l'attentat, obligé de communiquer avec une ardoise. Elle finit par lui proposer une greffe du péroné en guise de reconstruction de la mâchoire, une greffe dénommée un « lambeau » dans le vocabulaire chirurgical. Une solution qui n'avait rien de magique, en perpétuelle évolution en fonction des réactions du patient. C'est tout cela que nous raconte Lançon dans un livre parfois trop long. Mais tellement émouvant comme peuvent l'être toutes ses infirmières et aides-soignantes qui l'ont entouré. Ou d'autres personnages comme cette élue de Nanterre, elle-même victime d'un attentat lors d'un conseil municipal, dont le journaliste avait précédemment dressé le portrait en quatrième de couverture de *Libé*.

Rose Royal

Nicolas Mathieu, IN8

Un tout petit bouquin, 77 pages avec de gros caractères. Davantage une longue nouvelle policière qu'un roman. Mais un grand livre, très noir comme on en écrivait en France dans les années quatre-vingt. Tout sauf un hasard car l'éditeur de Nicolas Mathieu est pour son troisième bouquin Marc Villard, lui-même auteur de polars à l'époque. Et des sacrément bons. Après *Aux animaux la guerre* et *Les enfants après eux* (Surbooké n°26), *Rose Royal* est une vraie réussite. On peut juste s'étonner que sa sortie ait été aussi discrète sachant que *Les enfants après eux* avait eu il y a un an le Goncourt. La récente addiction de La république en marche pour le livre primé, qui serait devenu selon *Le Monde* « *Le roman social de ces dernières années* », changera peut-être la donne. Nicolas Mathieu nous conte ici l'histoire de Rose, la cinquantaine, qui en a soupiré des mecs qui lui ont fait mal. Après son divorce, ses enfants élevés, ses quelques coups vite faits mal faits, l'ont convaincue de ne pas y revenir. Alors Rose prend du bon temps le soir avec sa copine Marie-Jeanne en buvant dans leur bar favori. Pourtant Rose

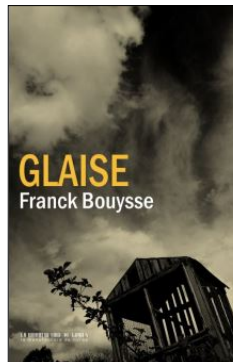


s'aime bien, surtout ses jambes. Mais son visage commence quand même à faire son âge. Une nuit Luc débarque dans le rade portant un chien qui vient de se faire écraser. Pour mettre fin à l'agonie de la bête Rose sort son revolver de son sac et l'utilise. Non qu'elle ait l'habitude de s'en servir, mais elle se l'est procuré après un ultime incident avec son dernier mec. Car la vie de Rose est comme ça. Toujours avec des types qui une fois dépassés ne pensaient plus qu'à cogner. Rose et Luc sont amenés à se revoir, prenant leur temps histoire de tester leurs affinités dans les boissons. La position allongée viendra plus tard, beaucoup plus tard. Pas vraiment une réussite, parce que Luc aussi a eu une existence cabossée. Entre-temps, Rose aura abandonné son logement pour s'installer dans la grande bâtisse de Luc, avant de lâcher son travail, séduite par l'Audi Q6 et tout le confort de sa nouvelle existence. Elle qui s'était bien juré de ne jamais replonger se retrouve en couple, abandonnant le je pour le nous. En théorie une belle idée mais peut-on refaire sa vie à cinquante ans après autant d'échecs ? On vous donne quand même un indice : nous sommes dans un roman noir. Et un bon.

Glaise

Franck Bouysse, La manufacture des livres

Pour ceux qui auraient pu encore en douter, Franck Bouysse est définitivement un grand écrivain. Lisez donc *Glaise* et vous nous en donnerez des nouvelles. Après *Plateau* (Surbooké n°16) et *Grossir le ciel* (Surbooké n°27), il trace son sillon de romancier noir rural, abandonnant cette fois la Corrèze et la Lozère pour nous emmener dans le Cantal pendant la guerre 14-18. « Une guerre décidée par les gens qui ne la feront jamais et faite par les gens qui ne la décident pas » comme il se plaît à le rappeler. Pourtant cette guerre nous ne la verrons pas puisque toute l'action se déroule dans des hameaux perchés au-dessus de Salers, au pied du mont Violent. L'annonce du conflit vient de priver les familles de tous les hommes, sauf ceux exemptés au bénéfice de l'âge et les estropiés. Chez les Landry, Victor y a eu droit, et il se dirige donc vers la gare d'Aurillac première halte avant la boucherie. Il laisse dans sa ferme Mathilde sa femme, Marie sa mère qui ne tardera pas à mourir, ainsi que Joseph son fils de quinze ans. Un peu plus bas réside le vieux Léonard, un ami des Landry, qui va éveiller Joseph à la vie en l'absence de Victor. Et puis il y a Valette, le fermier d'à côté, perclus de rage et de haine, dont il faut toujours se méfier. Et s'il a perdu une main, ce n'est pas pour autant qu'il est devenu moins malfaisant. Chez Valette dont le



fils a lui aussi été appelé, arrivent Hélène et sa fille Anna envoyées par le frère du fermier pour la durée du conflit. Le choc est rude pour les deux femmes habituées à la ville. Elles doivent pourtant se mettre aux travaux de la ferme, car la vie est d'autant plus dure dans ces montagnes que l'armée française ne se prive pas de réquisitionner chevaux et bœufs pour nourrir les soldats. Mais ce n'est rien pour elles, en comparaison de ce que leur font subir Valette et sa femme. Arrivent les premiers courriers du front qui n'annoncent jamais de bonnes nouvelles, la factrice étant la préposée aux annonces mortuaires. *Glaise* est un roman sur l'amour que découvrent Joseph et Anna en se cachant au mieux pour éviter le qu'en-dira-t-on. Sur la transmission d'un aîné vers un jeune homme, sur la haine d'une famille occupée à se détruire autant qu'à nuire aux autres. C'est surtout, comme souvent chez Bouysse, un roman sur les beautés et les duretés de la nature. Celles que reproduit Joseph le soir dans son coin en sculptant la glaise qu'il a récoltée. Celles des animaux protégés par les fermiers, comme le fait Léonard avec sa vieille mule. La beauté de la pêche à la truite que Joseph fait découvrir à Anna qui le lui rendra bien. Mais c'est aussi un roman noir en raison des coups bas que les hommes ne cessent de renouveler. Bonne nouvelle, le dernier Bouysse *Né d'aucune femme*, est paraît-il très réussi. On ne devrait pas tarder à le vérifier.